



Etats d'alerte

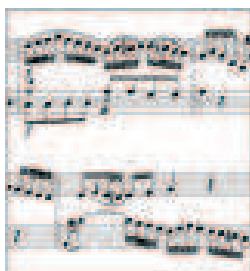
(tous les textes de l'année 2010)



La page de Gérard GROMER

Journaliste indépendant, ancien producteur à France Culture (*Chemins de la connaissance, Le gai savoir, Euphonia, A nouveau la musique*, etc.), auteur de plusieurs ateliers de création radiophonique (ACR : *L'air de la folie, Longue durée, Les Thérapies frappantes*, etc.), et de séries radiophoniques comme *Sur le bateau d'Ulysse*. Critique musical, il est l'auteur de nombreux textes pour l'Opéra National de Paris, l'Opéra du Rhin, l'Atelier lyrique du Rhin, Musica, Ars musica, etc.). Chroniqueur à Art Press, Canal, Saison d'Alsace. Rousselâtre et ancien banaliste.

En préparation, une pièce de théâtre : *Le testament de Raymond R. Capriccio en 22 tableaux*.



Le lieu et la formule

1^{er} avril 2010

La modernité a sorti le basson, instrument doux, mélancolique, introverti, de l'anonymat. Son émancipation, il la doit pour beaucoup à Pascal Gallois, basson solo de l'Ensemble Intercontemporain, et professeur à l'Université d'été de Darmstadt. Gallois n'arrête pas d'explorer l'instrument qu'il a choisi d'aimer. Il le pousse à bout, en déplace les limites, révèle son aspect vocal, tantôt féminin, tantôt masculin. Il le théâtralise, en fait un personnage un peu caméléon, essaye les différentes traditions bassonistiques, et varie les manières de le jouer. Aujourd'hui, le basson s'est enfin trouvé et, paradoxalement, tout en coïncidant avec lui-même, il se présente sous une identité nouvelle. Cette métamorphose l'a rendu tout à coup très intéressant. Des compositeurs, et non des moindres : Bério, Schoeller, Hosakawa, Olga Neuwirth, ont écrit pour le basson et le font exister. Les interprètes disposent désormais d'un répertoire, qui ne cesse de s'enrichir.

Gallois n'est jamais loin quand une œuvre pour basson est créée. On le consulte, le sollicite comme interprète. Ainsi, lorsque Luciano Berio compose *Sequenza* pour cet instrument, il est à ses côtés, en Toscane, durant tout un été, et sa collaboration donne lieu à un *Traité*, le premier du genre.

Gallois joue pour le plaisir, pour la musique, pour ses amis, nombreux, et qui partagent ses goûts artistiques. Il joue aussi pour apprendre, pour expérimenter des environnements nouveaux. Depuis plusieurs années, il convie ses proches à des concerts rares, pour lesquels, guidé par son rêve, il trouve des lieux calmes, singuliers, qui mettent l'hôte dans les meilleures dispositions pour une écoute intime, heureuse, privilégiée. On sait que la salle à l'italienne est historiquement dépassée et

que la musique se pratique souvent dans les friches industrielles, les hangars, les piscines désaffectées. Gallois, pour le rayonnement du basson, se tourne vers les hôtels particuliers, les salons, les ambassades. Ainsi, après avoir investi le Centre Culturel hongrois pour une rencontre hors temps entre Kurtag et Jean Sébastien Bach, il aborde l'hôtel de Beauvais, où Mozart a séjourné, puis l'hôtel de Lauzun, miraculeusement épargné, mais vulnérable, sourdement menacé, et dont on ne sait trop s'il appartient au domaine privé ou public.

Ce mois-ci, un nouveau rendez-vous avec le basson fait signe. La date est connue, il s'agit du 6 avril. Les cartons d'invitation sont partis, élégants, un rien solennels. Le cercle des amis, peu à peu, s'anime. Il peut se réjouir ! Une fois de plus, Pascal Gallois affirme son sens de la fête et du rituel, de la poésie, de la performance. De l'événement. L'opportunité qui s'offre cette année au basson solo de l'EIC, grand expert en éphémérides, est de taille : honorer le 85^{ème} anniversaire d'un compositeur, Pierre Boulez, qui a pesé sur l'histoire de la musique et sur les institutions, et trouver le lieu et la formule pour cet hommage. Gallois trouve très vite l'idée évidente, irréfutable : il choisit pour ce concert *Le Dialogue de l'ombre double*, dans ses deux versions, pour électronique et clarinette, dédiée à Luciano Berio (1985), pour électronique et basson (1995) dédiée à Pascal Gallois. Boulez a voulu faire de la bande magnétique (clarinette ou basson enregistrés) non un simple prolongement, mais un double, un véritable écho à la partie instrumentale. *Le Dialogue de l'ombre double* appartient, avec *Répons* (1981-82-88) que le compositeur dirige neuf jours après, à la Cité de la Musique, à l'époque faste des musiques mixtes, qui voit la généralisation des techniques de manipulation du son en temps réel, et l'utilisation massive de l'électronique dans l'écriture instrumentale.

Basson et clarinette ont en commun quelques propriétés, leur grande étendue et leur capacité à produire des sauts de registre importants. Leur rapprochement et l'échange, d'une version à l'autre, entre les deux solistes, Pascal Gallois et Jörg Widmann, aura sur l'auditoire des effets d'autant plus réjouissants que ce minuscule épisode dans la longue histoire du dialogue entre l'homme et la machine est accueilli – autre trouvaille – sur le site du musée des Arts et Métiers, cet étonnant conservatoire, gardien des échanges et transferts entre science, art et technique, et

très précisément dans la chapelle du musée, avec une mise en lumière ajustée à la manifestation.

Mais Pascal Gallois est allé plus loin, il a poussé son idée et réalisé qu'il fallait à son initiative ce quelque chose en plus, à sa portée, qu'il était à deux doigts d'atteindre, et qui en ferait un moment unique, mémorable, et l'un des couronnements de sa carrière de soliste. Et il a obtenu l'accord de Pierre Boulez. Le compositeur assistera, c'est promis, aux deux versions du *Dialogue de l'ombre double*. Il sera présent, fêté au milieu des compagnons de route, des admirateurs, des amis. Il faudrait une couronne de laurier pour compléter l'apothéose ! Dans l'intervalle entre les deux pièces mixtes, la musique, comme une respiration, passera par un autre grand architecte du temps : Ludwig van Beethoven se réveillera un instant grâce à l'interprétation à travers les siècles, de ses duos pour clarinette et basson, histoire de saluer un monde sonore qui ignorait l'informatique. Mais ce n'est pas tout. Le nom de Boulez est aussi indissociable de l'IRCAM, ce laboratoire qui mobilise artistes, scientifiques, ingénieurs, techniciens et fait de l'imagination une priorité. Le concepteur de l'IRCAM, hôte des Arts et Métiers, qui se rend à la chapelle de ce « conservatoire » fondé par l'abbé Grégoire ! Quelle histoire ! D'autant que Boulez voudra peut-être revoir, dans les vitrines anciennes, heureusement sauvées des réaménagements successifs, quelques-uns des bijoux qui ont fait la réputation de ce musée hors pair : les automates, le laboratoire de Lavoisier, le tricycle Serpollet, la première voiture et, à l'église, l'avion de la traversée de la Manche par Louis Blériot. Peut-être ouvrira-t-on, pour l'occasion, le portefeuille des dessins industriels, ces milliers d'aquarelles, de lavis, d'épures, de croquis, reflets des savoir-faire européens. Il est probable que Boulez, au gré de sa visite, se trouvera nez à nez avec l'original du pendule de Foucault, que Patrice Chéreau, dans un geste souverain, a immortalisé et fait penduler sur la scène de Bayreuth, autour du centre névralgique de l'univers, dans la demeure de Wotan, au deuxième acte de la *Walkyrie*. De quoi réveiller bien des souvenirs chez celui qui dirigea de 1976 à 1979 cette *Tétralogie* d'anthologie !



Exit

15 avril 2010

C'était une rumeur, une inquiétude, c'est devenu un constat qui, aujourd'hui, fait l'unanimité, ou presque : oui, les gens se retrouvent sans repères, rien ne les tient, les valeurs n'ont plus cours, le sens n'est plus garanti, aucun ciel ne porte plus ni les causes, ni les fins, ni les Idéaux. L'homme a perdu pied, et comme il a horreur du vide et qu'il ne peut rester sans rien faire, il s'est laissé submerger par la fièvre technique. Le voici, immobile et agité, scotché devant ses écrans, enfermé dans l'image, connecté au réseau qui l'aligne, l'occupe, le surveille, le normalise. Ce qui lui arrive affecte son rapport au temps et à l'espace et se répercute sur son corps, sur ses nerfs. Le clavier de ses sensations se réduit, se simplifie dangereusement, ses émotions sont désormais prévisibles, sa sensibilité disparaît, son langage s'appauvrit, son orthographe n'est plus assurée, et son cerveau se montre réfractaire, de plus en plus, à la lecture.

Pourtant cet homme n'est pas déboussolé. Il lui arrive, dans les vieux quartiers, à l'écart de la circulation automobile, dans les passages piétonniers réhabilités et voués au commerce, de revenir à lui dans la peau d'un piéton à l'ancienne, avec ses références pleines de pittoresque dans la tête. Mais son milieu à lui, auquel il s'est adapté et dans lequel il évolue sans état d'âme, malgré le changement d'échelle, indifférent à l'écrasante verticalité des immeubles surdimensionnés, c'est cet espace au confins des villes, ce no man's land aux rues introuvables, débordé par l'étalement du pouvoir, où s'affichent les logiques industrielles et commerciales, les bijoux technologiques et les intérêts privés.

Les quartiers d'affaires ont secrété aux bordures des métropoles et jusqu'au cœur des centres historiques, d'autres espaces, habités par l'absence, l'immobilité, le vide. Rien ne semble pouvoir arrêter leur morne prolifération. Il se peut que l'homme adapté traîne par là, qu'il fréquente, par hasard ou par nécessité, ces lieux inhospitaliers. Faut-il s'étonner s'il les traverse sans le moindre trouble, comme si de rien n'était, en somnambule, et qu'il les fasse siens ? Qu'il arpente les parkings souterrains, les entrepôts, les silos abandonnés, les chantiers de barrage, les bases militaires hors d'usage, les plates-formes en tous genre, dans le perpétuel présent des écrans de contrôle, des radars et des caméras de surveillance.

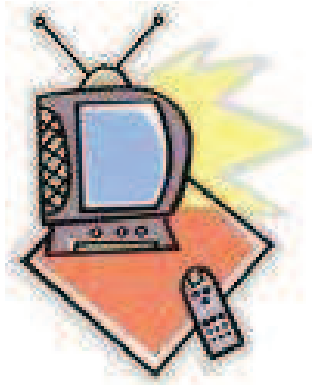
Un jour, un homme, pas moins indifférent que les autres à la morne ambiance de ces lieux désertés par l'esprit, s'est perdu dans les étages d'un garde-meuble vaste et lugubre. En mal d'orientation, il décide que ce qui va le guider, c'est ce petit carré vert, juste devant lui, sur lequel figure la silhouette en blanc d'un bonhomme, de profil, qui court dans la direction indiquée par une flèche. Bientôt, au détour d'un pilier, d'un départ d'escalier, d'un placard à balais, dans la proximité d'un extincteur, d'un interphone, d'un tableau de bord, où à l'intérieur d'un des monte-charge qui monte et descend derrière les murs avec une lenteur hypnotique, il remarque d'autres carrés verts ou jaunes, et aussi des triangles, tous supports du petit bonhomme qui lui fait signe. La silhouette, partout présente, clairement découpée sur son écriteau, répondait par différentes poses aux situations dramatiques à laquelle on l'avait confrontée. Le pantin, en fonction de son emplacement dans le bâtiment, était tantôt en fuite, ventre à terre, poursuivi par les flammes ou une inondation, tantôt rejeté en arrière, soufflé par une explosion, tétanisé par la foudre ou un câble de haute tension. L'une des vignettes s'était focalisée sur son profil gauche. On lui avait mis une casquette, et il dressait l'oreille devant une sonnette d'alarme, qui lui envoyait des ondes sous forme de cercles concentriques.

L'homme adapté comprend que l'on pouvait s'enticher de ces petits personnages. C'est ce qui était en train de lui arriver. D'ailleurs les habitants de Berlin-Est, très attachés à leur « Hampelmann » urbain, ne se sont-ils pas battus, après la chute du mur, pour le sauver du naufrage ? L'homme, qui n'imaginait jamais rien, se révèle à présent capable, dans un élan affectueux, jamais éprouvé auparavant, d'halluciner son petit bonhomme automate dans une sorte de dessin animé saccadé et simplifié,

et de le voir en rêve, emporté dans des culbutes aériennes, de le sentir qui voletait et virevoltait autour de lui, de haut en bas de l'immeuble, et sous son crâne. En même temps, il prend une résolution : alors qu'il ne pratique plus la lecture et qu'il n'ouvre plus les livres, le voilà qui se passionne tout à coup pour le système visuel de ces modernes pictogrammes. Il ose même se persuader qu'il est apte à en proposer une nouvelle approche et, pourquoi pas, de préparer, par de nouvelles initiatives, la signalétique du futur. Il va être le premier à se surprendre, presque malgré lui, dans la position du collectionneur de panneaux de signalisation. Il prélève un peu partout les sigles, les logos, les totems, les emblèmes et toutes sortes d'écriteaux, qu'il photographie, classe, copie en essayant ensuite de les dessiner de mémoire. Il en possède de toutes les tailles, dans tous les styles graphiques, et, pour donner à sa collection du volume, il fréquente plus souvent qu'à son tour, les hôtels de toutes catégories, les métros, les gares, les ascenseurs, toujours étonné, lorsqu'il découvre une pièce inédite, ou une amusante vignette, éventuel chaînon manquant d'une série du passé. Son cerveau s'enfoncé progressivement dans cette forêt de signaux qui ressemble de plus en plus à une jungle. L'homme s'affole, perd le nord, abandonné par une signalétique qui ne le prend plus en main. Il part néanmoins conquérir de nouveaux territoires, en allant chasser là où aucun de ses collègues n'aurait eu l'idée de venir le chercher : les garages désaffectés avec leurs vieux repères à peine visibles, les hangars à volailles plus ou moins balisés, les porcheries et leur reliquat de parcours fléchés, mais aussi les hôpitaux, les sous-marins et quelques bâtiments en souffrance du patrimoine industriel.

Mais la ligne jaune était franchie. L'homme s'est coupé des écrans, déconnecté des réseaux, et il découvre, au-delà de sa passion pour le langage des signaux, qui continuent de se bousculer dans sa tête et sous l'ampoule électrique de son loft, la vanité de toutes choses, et l'infinie banalité du monde. Il comprend que son obsession du chiffre l'a quitté, qu'il est libéré de toute hantise de rendement et qu'il est désormais incapable de gérer les stocks dont il avait la charge. Il devient, pour son entreprise, un élément à risque, à liquider d'urgence. Son patron, qui le licencie, excédé par cet employé irresponsable et pathétique, qui, pourtant parvient à lui tenir tête, lui désigne la porte d'un geste sans réplique, en lui criant : « Dégage ! ». Pas très loin de l'endroit où cette scène avait lieu, l'homme adapté avait remarqué, depuis quelques instants déjà, le carré vert avec la silhouette du bonhomme blanc dans sa

course saccadée en direction de la flèche. Et les mots, dont tout humain comprend aujourd'hui la redoutable portée : « **SORTIE DE SECOURS. EMERGENCY. EXIT** ».



La bourse, la météo ou la vie

5 mai 2010

Il y a des états de grâce, de mobilité et d'ouverture, qui vous font vivre sur une autre planète. Dans ces moments-là, la trépidation humaine, désormais à l'échelle de l'orbicule terrestre, importe peu, alors même que la société tente, par tous les moyens, de vous envoyer des signaux ininterrompus. Vous résistez, vous êtes ailleurs, puis vous changez provisoirement de longueur d'onde, pour voir, pourquoi pas, à quoi vous avez échappé. Vous cédez, vous recommencez à vous informer, vous vous connectez, vous allumez vos écrans. Vous envisagez même de rédiger un journal, parallèle ou perpendiculaire au J.T. Vous restez vigilant, à l'affût d'une surprise, toujours possible, d'une donnée inouïe, qui viendrait infléchir le programme. Mais ces réseaux sur lesquels vous vous branchez, et le clignotement incessant des ordinateurs, n'ont-ils pas d'abord pour fonction, au-delà des messages véhiculés, de garantir secrètement que « cela ne s'arrête pas », que le monde qui existe continue de se représenter à vous, qu'il ne s'interrompt pas, que les réseaux, les canaux, les écrans sont là « pour ça » : éviter la grande coupure.

Ainsi la bourse. Elle peut occuper dans une vie toute la place. Ses adeptes observent à longueur de temps ses fluctuations, la hausse et la chute de ses produits. Ils n'ignorent rien de ses tempêtes, de ses dérives, de ses frémissements, de ses fébrilités, de ses dépressions. Mais ce qui va sans dire, mais qu'on gagnerait à méditer, c'est que la bourse est en activité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, qu'il lui est impossible de s'arrêter, sous peine de voir le monde disparaître, et qu'un service quasi liturgique assure la transmission perpétuelle d'un état de la planète.

Il en va de même avec la météo. Orchestrée par une institution ambitieuse, elle revient en boucle sur tous les médias et n'arrête pas de varier ses messages à mesure. Elle est utile au paysan, au navigateur, à l'aviateur, au stratège. Les anonymes la consultent sans y penser et se laissent entraîner dans une routine qui rythme et régularise discrètement leur vie, en leur procurant de vagues repères dans la journée. Autrefois on avait les présages, qui annonçaient le chaud, le froid, la pluie, la brume, le soleil. Il y avait les almanachs, les dictons. La prévision jaillissait de la rime obtenue avec des vers de mirliton : « S'il pleut à la Saint-Sulpice, c'est tous les jours vache qui pisse », « Chaleur de mai verdit la haie », « A la Sainte- Suzette, veau bien venu qui tête ». Aujourd'hui, la météo s'est déterritorialisée, elle est devenue rationnelle, scientifique et technique. Elle s'entoure de capteurs, de récepteurs, de radars, de satellites, de logiciels et parle le langage des spécialistes. Les gens, apparemment, sont attentifs à ses messages, mais souvent il s'agit d'un leurre. Ce n'est pas qu'elle ne leur dit rien, la météo, c'est, comme le soutient Roland Barthes, qu'elle dit le rien. J'ajoute qu'à travers ce rien, elle dit aussi, à un public qui a horreur du vide, et qui ne demande qu'à se rassurer que, oui, tant qu'il y en aura, des bulletins météo, et le service de ses serviteurs et servantes pour les entretenir, les varier, les rectifier, « ça ne s'arrêtera pas », le monde persiste, se transmet, suit son cours et reste perpétuellement éclairé. Un peu comme resterait allumée dans un présent éternel une ampoule électrique suspendue à un fil d'allumage sans interrupteur ! C'est d'autant plus vrai que la météo est le miroir des saisons et que, si le temps passe, les saisons reviennent. Comme revient l'information météorologique et ceux et celles qui la font. Le printemps succède à l'hiver, le beau temps à la pluie. Entrevoir par jeu, en imagination, rien qu'un instant, une menace qui compromettrait cette belle alternance susciterait inquiétude, malaise et prières. Marcel Proust avait une expression pour le dire : « Cran d'arrêt du beau temps ». Une formule étrange et lapidaire, que le compositeur Gérard Pesson a retenue pour en faire le titre de son *Journal (1991-1998)*.

A l'heure du J.T., j'allume la télé assez tôt pour ne pas manquer le bulletin qui le précède. Je m'intéresse en effet aux corps, aux gestes, aux styles, aux voix des prestataires qui nous annoncent le temps qu'il fera. Présenter la météo revient presque toujours au même. C'est une exhibition sans cesse réitérée, qui a son décor : une carte de l'hexagone, du genre à repousser dans le passé d'une autre époque la vieille carte de France des cours de géographie, que le maître d'école accrochait à côté du tableau noir. Aujourd'hui à la télé, les décideurs ont opté pour un habillage scientifique. « Faire sciences », voilà qui en impose !

Et la voici animée par l'imagerie satellitaire, partagée en vastes zones sensibles, traversée de courbes de niveau et de pression, de petits logos baladeurs qui se posent sur les régions

exposées aux averses ou aux chutes de neige. Evoluer devant ce dispositif demande qu'on s'en tienne à quelques consignes faciles à respecter : entrer d'un pas alerte, légèrement dansant, dans le champ, à gauche, côté jardin. Traverser le plateau en progressant par petites étapes en jonglant de profil (profil gauche) avec quelques paramètres, deux, trois mesures. Mettre en avant une observation tout en se recentrant avant de se tourner, d'un mouvement preste et assuré, vers le téléspectateur avec, sur les lèvres, le mot clé qui définit l'épisode atmosphérique du lendemain. Les dérangements du temps se formulent ici, tantôt sur un ton objectif, responsable, tantôt sur le mode racoleur, avec, parfois, une pointe d'ironie ou de désinvolture. Il y a des appels à la prudence qui n'admettent pas la réplique, qui sont des ordres, d'autres qui sont simplement amicaux quand ils vous suggèrent de rester vigilant, d'autres encore, qui, carrément, vous implorant et vous supplient de faire attention à vous, à vos proches et à tous les autres ! On a connu des ciels de traîne qui avaient de l'humour, des fronts de haute pression impériaux et vertigineux.

Le J.T. enregistre et filtre le bruit et la fureur du monde. Le bulletin météo en est l'envers exact. Il y a une histoire du climat, mais la météo ne fait pas d'histoires, elle est sans histoires, et les gens sans histoire l'adorent parce qu'il ne s'y passe rien et qu'il est préférable, à les entendre, d'éviter, tant qu'à faire, que quelque chose ait lieu. Aussi dans le monde très fermé des présentateurs et présentatrices, la priorité, avant la présentation du bulletin, c'est la présentation de soi-même. C'est de trouver, pendant le temps très bref et répétitif du passage à l'image, non seulement la bonne distance, mais ce quelque chose en plus qui plaît, qui vous fait remarquer et vous donne l'assurance d'avoir, comme on dit tiré votre épingle du jeu. Ainsi Antenne 2 tient, avec Laurent Roumejko un monsieur météo clean, rassurant, sans accent, sans rien de provincial, très professionnel. Pour ma part je n'ai d'yeux, je n'ai d'oreilles que pour Tania Young, jeune femme ouverte, drôle, maîtrisée, dont j'aime par-dessus tout la voix heureuse, extravertie, qui jouit. Tania et Laurent Roumejko sont-ils rivaux ? C'est sans importance. Tania est ambitieuse, courtisée, les politiques s'envisagent avec elle. Le bulletin météo est un tremplin, pour aller plus haut. Tania ne se laissera pas enfermer.

Le passage en boucle sur le petit écran, dans une séquence courte et stéréotypée, incite les prestataires à sortir de leur corps la marionnette qui les habite. Chez les présentatrices transparaît souvent la petite fille modèle, qui rythme sa prestation de révérences, comme celles du temps où elles saluaient d'un couplet de bienvenue, sous les yeux approbateurs de la communauté, le préfet de la République, en lui tendant un bouquet de fleurs. Parmi les présentateurs, certains arrivent sur le plateau fringants, branchés, à la page. D'autres sont comme à l'office, avec des offrandes plein les mains. Mais la tendance est de présenter des

individus très techniques, un peu empruntés. Il faut que le public croit qu'ils viennent tout juste de s'extraire d'un environnement ultra sophistiqué, en ébullition, qu'ils ont quitté à l'instant leur blouse blanche pour livrer à chaud la toute dernière évaluation, avec l'air d'en savoir long sur un sujet compliqué, qui ne peut être qu'effleuré en si peu de temps.

Une génération arrive, une génération s'en va et, nous dit l'Ecclésiaste, la terre existe toujours. Parfois une tempête, une inondation, une marée noire, un tremblement de terre viennent interrompre le flux. Une région tombe en panne, des cellules de crise, des aides psychologiques se mettent en place, les gens sont épouvantés, la météo prévient, joue son rôle, se montre ferme, directive, protectrice, le pays s'organise. Mais avais-je la tête ailleurs ? Je n'ai guère entendu Météo France communiquer sur cet événement atmosphérique majeur, le réveil du stratovolcan islandais, que tous croyaient endormi sous la glace. Cette île à la Jules Verne, isolée dans l'Atlantique Nord, qui faisait rêver Pierre Loti, n'est-elle plus rien pour nous ? A-t-on oublié l'éruption, largement commentée à l'époque par l'Académie et dans les Gazettes, de 1783 ? Ses effets sur les récoltes, sur la santé, en France ? Les répercussions sur le mécontentement des populations en marche vers la révolution ? Sur l'histoire de l'art aussi, sur la peinture, quand Turner, sensible à l'influence sur la lumière des cendres fluorées en suspension dans l'atmosphère, modifie sa palette ? Il est vrai que Météo France s'est trouvé interpellée par un black out aérien comparable seulement à celui qui a suivi les attentats du 11 septembre. C'était à son département aéronautique de donner toute sa mesure face à un nuage de cendres agressif, capable de bloquer les rayons de soleil, d'obscurcir le ciel, de fermer les espaces aériens, d'étouffer les moteurs d'avion, d'asphyxier les réacteurs, de paralyser les aéroports et de désespérer les passagers en coulisses. Météo France a donc observé en continu, dans une ambiance de fin du monde, les vents et l'avancée du nuage toxique. Elle a participé à la réévaluation en temps réel, de la restriction des vols, à la tentative de définition de nouveaux corridors aériens. Elle a multiplié les contacts et visioconférences avec les aéroports, les compagnies, les centres de contrôle des cendres volcaniques. Pendant ce temps, le bulletin météo réitérait l'information à son rythme, dans l'espace-temps dépoussiéré qui est le sien.

Mais la présentation de la météo dans les médias a rencontré un écueil : le nom du volcan. Un nom opaque, rampant, plissé comme un mauvais soufflet d'accordéon. Bref, imprononçable. Comme le sont les noms des anciennes divinités telluriques, ou les dieux monstrueux chez Lovecraft. Trop de consonnes, pas assez de voyelles, et mal réparties. Rimbaud ne s'était pas trompé : le A est noir, le E est blanc. L'air ne traverse pas la barrière des lettres, la voix étouffe, aucune pluie ne viendra vivifier ce mot surchargé.

Je l'ai pourtant entendu, ce mot cadenassé sur lui-même. C'est une voix synthétique qui l'articule et le répète à l'infini. Pendant que la France et l'Europe piétinaient sous le nuage de cendres, des gens malins ont planché sur un concept simple. Ils ont mis au point un jeu qui invite quiconque s'y frotte, à s'identifier au volcan. Un avion traverse le ciel, le joueur le prend pour cible, il manipule la souris, dirige sur l'engin volant le panache de fumée. L'avion explose et se désintègre, pendant qu'une musique de film catastrophe accompagne la voix artificielle qui répète sans fin : « Eyjafjallajökul ».



La ligne de mire

20 mai 2010

Les histoires que nous racontons aux autres et à nous-mêmes, les fables que nous imaginons et qui, parfois, mobilisent des ressources insoupçonnées, tous ces récits, nous les ponctuons de digressions, d'incises, de syncopes, de changements de ton, de rythme, de coups de théâtre. Telle personne, qui a su capter votre bienveillance, vous narre à chaud sa croisière, sa randonnée au Népal, ses problèmes de couple et de loyauté, ses démêlés avec un voisin, un employeur, ou l'incapacité de son médecin traitant à poser un diagnostic plausible. Dressez l'oreille ! Comptez les passages où le récit saute du coq à l'âne, (« coq in bull » pour les Anglais !) Constatez comment ces narrations s'emboîtent, prennent la forme de feuilletons, de petits romans, de récits à tiroir.

La littérature joue avec ces discontinuités. Elle porte à la linéarité ses attaques les plus constantes. L'écrivain, en prise avec l'immense opulence du monde et du langage, tente de traduire, non sur la ligne mais dans des blocs d'écriture, la polyphonie qui le porte.

Cependant ne s'affranchit pas qui veut de la linéarité, elle est en nous, profondément. Il faudrait parler du flux qui vient de plus loin que nous, qui nous traverse et que nous transmettons. Mais ce continuum, nous l'orientons, et nous le réduisons à une ligne droite plus ou moins bien tracée. Paul Klee, dans un joli petit tableau, représente cette ligne. Un minuscule bonhomme la dessine, et sans doute s'aperçoit-il que le tracé qui l'enchaîne est irréversible et programme sa fin. Il

s'arrange, plutôt que de perdre le fil et de se perdre, de l'infléchir en lui faisant faire un prudent demi-tour en forme de grand U couché.

La trajectoire que décrit le personnage sans substance voulu par Paul Klee, figure le temps. Et c'est une durée sous-tendue par un discret tic-tac, un compte à rebours dont le terme est la mort. Aristote, déjà, représente le temps sous cette forme domestiquée, c'est-à-dire linéaire. La ligne amène notre bonhomme unidimensionnel à n'être plus que cette chose inconsistante qui se meut à ciel ouvert, dans l'intervalle entre deux points limites, deux ténèbres : le berceau, la tombe. Sauf que Paul Klee imprime à la trajectoire un tracé en épingle à cheveu. La figurine mobile, faute d'avoir trouvé une Ariane, et en l'absence d'un labyrinthe pour la recueillir, file ainsi, dans cet univers épuré, droit vers la sortie, le hors-champ, la mort. Sauf qu'elle freine, qu'elle tourne, « in extremis », formant un grand lacet, un U avant de redémarrer en sens inverse.

Pour donner à la créature de Paul Klee un peu de chair, rien ne nous empêche de l'imaginer prise de panique, quand elle réalise qu'elle se trouve placée entre deux fosses, qu'elle court vers l'abîme comme vers un aimant qui attire à lui sa minuscule existence. Que fait-elle pour ne pas sortir du cadre, pour ne pas disparaître ? Elle se retourne et, comme sous l'effet d'un courant alternatif, elle amorce un virage très pur et inverse sa trajectoire. Quand enfin elle est assurée de rester dans le tableau, de ce côté-ci du miroir, elle rétablit, soulagée, l'ordre linéaire.

« Ligne » est un des mots qui revient le plus souvent dans les médias, les communiqués, les conversations, et jusque dans les brèves de comptoir. Pas un jour qui ne fasse un sort aux pilotes de ligne, aux cibles pris en ligne de mire, aux lignes de démarcation ou de haute tension. Le téléphone, la toile, les transports, les pêcheurs, les partis politiques, les éditorialistes ont leur ligne, de même que l'horizon, la main, la conduite, les produits de luxe ont la leur. La ligne des Vosges est bleue, celle du code de la route est jaune, et invisible celle qui sépare entre elles les disciplines scientifiques. Franchir par exemple la ligne qui passe entre la géophysique et la paléoclimatologie est certes légitime, mais fait de vous un climatosceptique qui crée la polémique.

Comme une porte, la ligne peut-être ouverte ou fermée. On peut fermer une ligne de RER ou de chemin de fer et ouvrir sur internet une ligne pour un nouveau jeu, comme celui qui vise à dépister, depuis son appartement, en se connectant au réseau des caméras de surveillance, les délits commis par les casseurs, les resquilleurs, les voleurs.

La ligne relie entre elles les cités, les continents, les espaces, les points, les hommes, mais en profondeur, elle sépare et isole. Elle abolit la distance mais nous la fait cruellement ressentir lorsqu'elle nous renvoie à notre solitude. Pourtant il arrive que la distance, nous la perdions de vue, au point de la mettre entre parenthèses. De même que nous pouvons admettre avoir soustrait des parts de nos vies au temps des horloges et des saisons. Il s'est produit une mutation que Paul Virilio a été le premier à identifier et à décrire. Elle nous vient de la technique. Virilio constate que la communication qui s'instaure d'un point à l'autre de la planète, et qui se propage et agit à travers réseaux et satellites, atteint désormais la vitesse de la lumière. Départs et arrivées sont confondus, et les notions d'intervalle et d'irréversibilité, inopérants. L'antique ligne du temps s'en trouve déstabilisée, sa cohabitation avec l'instantanéité, inévitable. Or sans intervalle, plus d'espacement, plus de narration. On comprend que la crise qui affecte l'existence temporelle des hommes frappe les récits qu'ils se donnent pour durer. L'histoire est mise à mal, obligée de composer avec un temps global qui semble se vivre sur le mode abrutissant d'un présent perpétuel.

La ligne du temps en nous commence sérieusement à perdre de son assurance. Elle n'ose plus se proclamer irréversible, inéluctable, fatale, programmée par un compte à rebours à durée indéterminée, et parfois déterminée vers la mort. Elle sépare mal l'ici et ailleurs, confond le visible et l'invisible, hésite lorsqu'il s'agit de définir le statut des défunts, et plus encore, celui des disparus. Bref, la vieille séparation entre les vivants et les morts ne tient plus. On s'attend à une révision de la notion de « travail de deuil », invoquée en boucle par les psychothérapeutes. Les réponses apportées par la culture populaire à la question « Où vont les morts ? D'où viennent les vivants ? » sont à nouveau audibles, répercutées et prolongées par les écrivains, les scénaristes, pour qui cette histoire de discrimination entre les deux mondes ne fictionne plus et doit être sérieusement reconsidérée. Les romans, les films, les

témoignages ne manquent pas, qui nous font partager la difficulté rencontrée par qui veut savoir qui est vivant et qui est mort. Le vivant constate qu'il vit en permanence chez les morts, qu'entre les défunts et ceux qui vivent, la circulation n'est jamais exclue, qu'il existe des morts-vivants et des vivants-morts, des revenants, des fantômes, des lieux hantés, où persistent des formes de présence du passé.

Plusieurs séries télévisées (*Medium*, *Cold case*, *Six feet under*) montrent des défunts qui n'arrivent pas à partir, à sortir du tableau, à passer de l'autre côté. Ils errent entre deux mondes, interviennent dans la vie des vivants, en permettant par exemple à une enquête policière de progresser et d'être menée à son terme. Le public mélomane a pu retrouver, le 13 mai dernier, au Palais Garnier, avec *La Comédie Infernale*, une forme rénovée du mélodrame qui mélangeait avec plus ou moins de finesse les vivants et les morts. John Malkovich, l'acteur de cinéma américain bien connu des Parisiens, accompagné par la Wiener Akademie et de merveilleuses sopranos, interprétait un serial killer autrichien, John Unterweger, condamné en 1974 pour meurtre. Il étranglait les femmes avec leur soutien-gorge. En prison, cet Unterweger, – on pourrait traduire son nom par « celui qui est en chemin » –, écrit coup sur coup des romans, des pièces de théâtre, une autobiographie. Une production qui lui vaut le soutien de nombreux intellectuels et politiques. Une pétition lui permet d'obtenir une libération anticipée. Il devient une star de la scène littéraire viennoise après avoir été une vedette du fait-divers. On l'envoie comme reporter aux Etats-Unis, il travaille pour des magazines de luxe et récidive lors de tournées de conférences. De nouveaux meurtres sont commis à Miami, Los Angeles, Vienne, Graz, Prague. Il finit, la nuit qui suit sa condamnation définitive en 1994, par s'étrangler dans sa cellule.

Sur le plateau du Palais Garnier, le tueur en série – costume blanc, lunettes de soleil opaques – lit, derrière une simple table, un verre d'eau et quelques exemplaires de *La Comédie Infernale* fraîchement imprimés ?, des pages de ce nouveau roman. Très vite, le public apprend que le livre dont sont tirées les bonnes feuilles qui lui sont lues, a été écrit après la mort de son auteur, qu'il s'agit donc d'une œuvre posthume et que lecteur lui-même vit une vie « post mortem » et nous parle d'outre-tombe. Ce que la lecture n'arrive pas à faire passer de la vie tourmentée, entre vérité et mensonge, de cet anti-héros autrichien, de ses perversions, de sa descente aux

enfers, de sa relation compliquée aux femmes, la musique baroque, elle, sait l'exprimer. D'autant mieux qu'elle reçoit le concours des deux très jolies cantatrices, en habit de cour, qui, à travers des arias de l'opéra seria, chantent les malheurs des victimes du séducteur posthume, arrêté pour l'éternité entre deux âges, deux prisons, deux vies, ici et ailleurs.

J'oubliais ! John Malkovich avait incarné en 1993, à Hollywood, face à Clint Eastwood, un assassin politique psychopathe. Le titre du film ? *La ligne de mire*.

A suivre...



Secret de polichinelle

20 juin 2010

Vous l'avez décidé : ce soir, pas de télé, pas de DVD, de cocooning, de jeu vidéo. Vous sortez. Non pour figurer dans un apéro géant. Vous avez prévu d'aller au théâtre, au concert, à la Géode. De voir de la danse. Un prestidigitateur. Un musée. D'écouter de l'électro-pop, un chanteur basque, un philosophe médiatique, le dernier comique dont on parle. Vous n'êtes pas très en avance, il y a foule, c'est la queue. Vous vous agrégez aux citadins à qui on a demandé d'attendre entre des rangées de rubans tendus d'un poteau à l'autre, et disposés de manière à former un labyrinthe qui vous absorbe.

Et c'est toujours la même histoire : le spectacle, le show, la performance, la conférence... La montre tourne, l'heure avance, le temps redevient cette chose étrange dont parle le poète... et les portes sont devant vous, obstinément fermées. Attendre ! Le mot revient comme un mantra. Alors on attend. Pourtant, les hôtes sont prêtes, un agent téléphone à la direction, un pompier passe, l'attachée de presse trône dans sa « boîte à sel », le dernier retardataire est arrivé. On papote, on se salue d'un rang à l'autre. C'est toujours comme ça avec le public. Seulement voilà : le bruit de fond dans le hall, a baissé d'un cran. Vous êtes parqués. Pour l'instant, les signes d'agacement dans le groupe sont discrets. Tout a l'air tranquille, mais l'impatience croît. En ces temps fatalistes, les gens se résignent. Tout est tellement surveillé, contrôlé, verrouillé ! On les sent partagés entre lassitude, impatience, révolte. Pour les plus anciens, ces queues en rappellent d'autres, dans le passé : un cauchemar ! Cependant, au milieu de cette population stoïque,

contenue dans des couloirs tracés au cordeau, les premières protestations, encore timides, se font jour. L'inconfort est de moins en moins accepté. « Ce n'est pas acceptable ! » Déjà, plusieurs personnes, au fond d'elles-mêmes, jurent qu'on ne les prendra plus.

L'époque a multiplié les boutiques, les bars, les points-presse, les aires de jeu, les salons, mais où est l'accueil ? Plus on en parle, moins il y en a. Les organisateurs savent pourtant combien il est difficile, aujourd'hui, d'arracher des individus, tassés sur leur « moi-je », aux intérieurs protégés qu'ils se sont aménagés. Ils n'ignorent rien, ces entrepreneurs de spectacle, en bons professionnels, de ce qu'il faut produire comme arguments, comme moyens, pour monter un événement théâtral, ou musical, un show.

Le philosophe et sociologue des sciences Bruno Latour résume cela dans une drôle de formule. Il parle d'une « communauté des transformateurs fidèles ». Celle-ci se compose d'« humains », – commanditaires, artistes, régisseurs, publicitaires, etc. –, et de « non-humains », ordinateurs, logiciels, projecteurs, haut-parleurs, micros. N'empêche. Quelle que soit l'ampleur de cette mobilisation générale, il faut être inconscient, allumé, mordu, fou, héroïque, pour chercher dans une obscure salle polyvalente de la périphérie, une émotion, de nouvelles expériences, un choc, ou de quoi redéfinir le monde.

Quant aux « humains » qui accourent et vont remplir la salle, l'organisateur les perçoit comme un troupeau. Et un troupeau, ça se gère ! Et qu'importe si ces « humains » s'épuisent dehors à attendre ! Qu'importe si l'ouverture de la salle est retardée au-delà du raisonnable. Devant la porte close, pour l'organisateur, les « humains » sont tous égaux. Egaux et interchangeables. L'horaire n'est pas respecté ? « Veux pas le savoir ! » Vous cherchez à le culpabiliser, à l'apitoyer, vous lui reprochez sa désinvolture, vous lui faites comprendre qu'il n'est pas correct de commencer par priver de jouissance quelqu'un qui vient dans l'intention de se divertir ou, pourquoi pas, de redessiner la carte du ciel : il fait l'idiot. Et il devient carrément sourd à l'idée que le temps pourrait ne pas être le même pour quiconque attend de voir venir, tourné vers l'avant, – ou vers l'arrière, pour fuir ! – et pour celui qui peut se

dire, ayant franchi le seuil, « J'y suis », et dont le temps bascule dans le hors-temps, quand enfin le rideau se lève, ou l'archet du violoniste.

L'artiste qui rencontre son public ne laisse rien au hasard. Il est concentré, physiquement présent, fin prêt. C'est encore plus vrai pour le musicien, qui ne peut pas se permettre, quand il est en scène, d'avoir des « absences ». Il est totalement engagé dans ce qu'il fait. Si donc un établissement n'ouvre ses portes qu'au dernier moment, – ou après – n'accusez pas les artistes. La défaillance, une fois sur dix, vient de la technique. Quelqu'un, un électricien, un machiniste, un ingénieur, un auteur, un soliste, soudain envahi par le doute, travaillé par un scrupule, une pulsion, croit nécessaire, – impérativement – de tester une fois encore, à huis clos, un circuit, un micro, un spot, une console, la balance d'un son. Faut-il accepter comme allant de soi, la décision arbitraire, non négociable, de tenir le public à l'écart de ces ultimes réglages souvent compulsifs ? Pourquoi faire comme si les coulisses étaient un lieu sacré, pourquoi ce vieux numéro, alors que leur mystère, s'il y en a un, viendrait seulement d'une nouveauté technologique dernier cri.

Il m'est arrivé souvent, dans la file, entre les deux rubans, de prêcher la révolte. Mais les gens, abrutis par toute une vie de compromis et de servitude, très vite, désapprouvent. Pas de vagues ! Pas d'histoires. Il n'y a pas que les portes qui sont fermées. Mais je ne donne jamais de la voix sans provoquer aussi la discussion. On continue de construire des théâtres, des salles de concert, des amphis à l'ancienne. L'œil vitreux du prince bat encore un peu des paupières, mais depuis plus d'un siècle, la scène à l'italienne est obsolète, la coulisse n'est plus ce qu'elle était, et le secret non plus. L'antique rideau, s'il fascine encore, a perdu son pouvoir imaginaire de séparation et de dévoilement. Les écrans se multiplient, les jeux dématérialisés crèvent le plafond, la mondialisation exhibe ses effets spéciaux, partout les mêmes. Mais il existe un public qui en est encore à faire la queue, à piétiner devant les portes de salles en sursis. Pour lui, la croyance au secret est une chanson qui présente des avantages.

Vous êtes dans le troupeau, vos jambes sont lourdes, vous engagez néanmoins la discussion, avec un objectif : convaincre. La situation est absurde. Nous avons payé, nous sommes, – on peut le dire –, les « cochons payants ». Mais on vous résiste, on

ne vous écoute pas. Des voix discordantes jaillissent des rangs. Des voix féminines surtout. Elles m'interpellent, les femmes, elles savent, elles, ce qu'il en est du secret. Elles repèrent vite le regard équivoque, qui déshabille, le regard voyeur. Elles possèdent la science du trompe-l'œil, de la mascarade.

Mon propos, je le répète est autre. C'est le citoyen qui parle. Le citoyen excédé, qui considère la file d'attente qui le retient comme largement injustifiée. Non, je ne conteste pas la séparation du privé et du public, ni l'opposition dehors/dedans, encore moins ce qui fait lien entre l'amour et le secret. Je proclame clairement le droit de quiconque à vivre caché. Oui, vivons caché pour vivre heureux. Oui, l'écrivain a raison de préserver, avec férocité s'il le faut, son espace de méditation et d'élaboration, sa tanière. Et j'affirme qu'il est légitime qu'un peintre dans son atelier, un compositeur dans son loft, un interprète dans son studio, se protège de l'intrus et n'ouvre sa porte qu'à ses maîtresses, ses amants et à quelques collectionneurs et commanditaires sérieux.

Voilà dix minutes que nous devrions être embarqués par les acteurs de l'événement pour lequel nous avons manifesté notre intérêt. La montre tourne, rien n'annonce la fin du compte à rebours. Il faudrait d'autres conditions que cette immobilité imposée, pour dissiper les malentendus, vaincre les résistances, la mauvaise foi. Nous autres, qui aimons les circulations fluides, pourquoi cacher à nos yeux, – et à quel prix ! – les ultimes mises au point qui précèdent le commencement trop longtemps reculé de la manifestation. Y a-t-il encore quelque chose à sauvegarder de la magie, du mystère, de l'aura qui, en d'autres temps, émanaient d'un spectacle, d'une cérémonie ? Il me semble que, dans un monde voué à la technique et qui ne croit plus au monde d'en-haut, ouvrir au public les centres nerveux qui rendent possible et contrôlent une représentation, ce n'est ni la désenchanter, ni la démystifier. Laissez-nous observer le technicien qui s'apprête à honorer un événement. Découvrons-le dans l'intimité de sa cabine bourrée d'électronique, derrière sa console, aux manettes, en train d'ausculter un appareil, trafiquer un circuit, rafistoler un accessoire, bidouiller un projecteur, réorienter un son. Nous ne sommes pas des voyeurs, et il nous arrive de croire au Père Noël. Mais nous aimons y voir par nous-mêmes... Vous ne voulez pas me croire ?



Smile

8 juillet 2010

Les hommes politiques accueillent régulièrement des expressions qui prouvent qu'ils sont bien là, en train d'enregistrer les crises et les contradictions en cours, qu'ils les étudient et qu'ils sont prêts à faire des propositions, à chercher des réponses. Ces formules, même si elles reflètent les circonstances d'époque et semblent en phase avec l'événement, sont souvent, je suppose, importés de la sphère du management. Qu'importe ! Elles font image, et puis, il y a une gourmandise pour ces mots parfois drôles, qui affichent si bien la créativité de la langue et font de l'élu un personnage vivant, présent et intelligent sur la scène médiatique. On regrette que leur durée de vie soit éphémère. On les suit à la trace, de bouche à oreille, d'un camp, d'un support à l'autre, de l'opposition à la majorité, on capte leur rayonnement et puis, tout à coup, c'est l'extinction : plus rien ! Comme toujours, une vague chasse l'autre, déjà une nouvelle expression, scintille à l'horizon et offre ses services à la classe politique.

Ainsi, il n'y a pas si longtemps, avec « usine à gaz » dans la bouche d'un diplomate, le citoyen avait tout loisir de se représenter une situation explosive, incontrôlable, mais le gaz pouvait aussi déclencher un imaginaire de la transparence, de l'inconsistance, de l'intoxication. Aujourd'hui, « usine à gaz » est en perte de vitesse. L'expression est toujours d'actualité mais s'éloigne de nous. Les mots « hors sol », -

être contre la politique « hors sol » -, utilisés par qui veut dénoncer des décisions qui ne tiennent pas compte du contexte où elles s'appliquent, sont les bienvenus dans le monde bureaucratique et de plus en plus virtuel qui est le nôtre. Dans le même esprit, une mesure est jugée trop gentille, tendre, et pour tout dire, « bisounours », inefficace face aux dures réalités de la compétition et de la spéculation. Une trouvaille comme « dégraisser le mammoth », qui a illuminé, voici plusieurs décennies, les médias, ne s'oublie pas. De nos jours, nos gouvernements ne se contentent pas de retirer du gras. Dans leurs bureaux, froidement, ils calculent et dissèquent, ce qui les conduit à s'attaquer à la chair. Si bien que l'opposition qui « tire la sonnette d'alarme », clame haut et fort qu'en matière de réduction des effectifs, « nous arrivons à l'os ».

Il y a dans la vie politique des moments qui vous laissent sans repères. C'est dans votre propre camp que des voix discordantes s'élèvent, que tout à coup ça se dérègle, qu'un virus très contagieux se propage. La raison, l'autorité font valoir quelques termes inusables, sans réplique, toujours les mêmes, prêts à entrer dans le jeu pour couvrir la moindre dissonance. Sur fond du mot triste et vide de « cadre », on dira qu'on va « recadrer » le ministre égaré, qui s'est désolidarisé du gouvernement, le parlementaire récalcitrant entré en dissidence, le groupe irresponsable, à la dérive. Et on reprochera à un procureur, qui est là pour rappeler les gens à l'ordre, d'avoir « franchi la ligne jaune » en arrivant en retard à l'audience.

Tout homme politique, même conservateur, a eu l'ambition, un jour dans sa vie, de « bouger les lignes ». J'aime beaucoup cette formule. Elle invite discrètement le citoyen à éviter la fraude, la tentation de détourner la loi, de dissimuler des biens. En échange, il est en droit d'attendre de son député, si ce n'est un déplacement des lignes, du moins leur assouplissement. Une avancée contre une soumission.

L'automobiliste qui tient à son itinéraire et ne s'écartera pas, on le sait, du droit chemin qu'il s'est tracé, lie son sort à la ligne jaune. Pas question de la déborder, ni même de la tutoyer. Elle représente bien plus qu'elle-même, car elle signifie aussi sobriété, maturité, éveil. Pas d'alcool, ni de drogue, pas d'étourderie avec le portable, mais de la concentration, ou plutôt une vigilance flottante, comme il existe une écoute flottante, quand l'analyste est en séance.

Il faut bien laisser courir la ligne jaune sur le tablier gris de l'autoroute. Qu'elle défile joyeusement aux côtés de l'homme au volant, qui l'a à l'œil, même s'il n'y paraît pas. Elle est son fil d'Ariane, jamais monotone, souvent dédoublée en deux lignes parallèles mouvantes, un ruban sans fin qui file droit à toute allure, et tout contre, une bande discontinue, qui saute à la droite du conducteur et imprime à la course son rythme. Les cinéastes s'intéressent à elle. Elle revient souvent chez David Lynch, qui la filme en vue plongeante. Chez lui, elle vit au milieu de l'écran, figure la ligne du temps, mais nous communique aussi une sensation de chute. Car c'est peu dire qu'au cinéma, tout bouge. Dans les *movies*, les « bougeants » comme les appelle Eugène Green, l'important n'est pas la narration, la mise en scène. Dans les films qui importent, l'important, comme nous l'enseigne Blaise Cendrars, dans son énigmatique *ABC du cinéma*, c'est que « au cinéma, tout tombe. Le soleil, le ciel. Et nous avec ! ».

Mais la ligne peut aussi faire bande d'arrêt et vous barrer la route. Certaines sont implicites, virtuelles. Devant un distributeur automatique de billets de banque, par exemple, pas besoin de marques sur le trottoir. Vous vous tenez derrière le client en train de retirer de l'argent, à la bonne distance. Trois pas environ, trois pas réglementaires ; la distance de confidentialité. Vous ne voudriez tout de même pas passer pour ce que vous n'êtes pas : un individu louche, mal élevé, indélicat, en embuscade, qui espionne les vieilles dames et tente de pénétrer le code secret d'un anonyme devant une machine à sous.

Il faut dire que, dans la plupart des cas, ce petit bout de ruban jaune est bien visible, à vos pieds, sur le parquet, devant les guichets des banques, des boutiques SNCF, les comptoirs de pharmacies, l'accueil des hôpitaux, et même devant les caisses de certains théâtres nationaux. Il vous dit : stop. On n'avance plus. Au-delà de cette ligne, c'est la tempête, l'inconnu. Malheur à vous si vous vous hasardez, poussé par la funeste curiosité, de l'autre côté de la bienfaisante limite. Vous aurez contre vous la communauté des gens disciplinés. Et les quelques concitoyens qui partagent provisoirement le même espace que vous, et qui se surveillent entre eux sous l'œil des caméras, des radars, des mouchards électroniques, vous manifesteront une désapprobation unanime.

On peut trouver naturel, ou argumenter à perte de vue, pour justifier le voile jeté sur les échanges dans les banques, et sur ce qui se passe avec les actions, les chèques, les obligations. On peut vouloir dissimuler le contenu d'un dossier médical ou même, pourquoi pas, d'une ordonnance, par pudeur. On n'étale pas le secret d'une personne sur la place publique sans lui donner l'impression qu'on la déshabille. Mais franchement, quand vous entrez dans une agence de voyage, y a-t-il quelque part un vicieux qui va vous prendre pour cible ? Qui va s'intéresser à vos rêves d'ailleurs, à vos envies de Népal ou de Polynésie, à vos calculs pour les satisfaire et déjouer les pièges du réchauffement climatique ?

Demain, on vous demandera de vous mettre en rang à trois pas derrière la personne qui vous précède chez le marchand de journaux ! Car vous rôdez autour des kiosques, avouez ! Vous cherchez à vous infiltrer dans la vie privée de cette dame, vous épiez ses lectures : elle achète *Elle* et *Modes et Travaux*. Et lui ? Va-t-il demander *Le Figaro* ? *L'Humanité* ? *L'Equipe* ? *Le Monde diplomatique* ? Vous n'avez pas honte ! S'introduire dans le système nerveux des gens ! Vivement la ligne jaune, et vite !

J'étais à Bruxelles, récemment, et je m'apprêtais à rentrer à Paris avec le Thalys quand, dans le tohu-bohu de la gare, j'ai cru entendre en flamand le mot « retard ». Pour sa clientèle, Thalys a ouvert un guichet spécial, dans le goût d'aujourd'hui, ni austère, ni cossu, avec « Accueil » en lettres rouges en guise de fronton. Par contre, au sol, pas trace de ligne jaune. Nul besoin de confidentialité, on renseigne, on conseille, on rassure, on dissuade, c'est tout. La jeune préposée à l'accueil était en train de passer, assise dans son habitacle, une après-midi sans histoires. Aucun voyageur, ou presque, le calme plat. La fille, une Antillaise, coïncidait avec ses fonctions, elle était là, immobile, dans l'ouverture de son guichet. Elle souriait, elle n'arrêtait pas, mais son sourire, quoiqu'humide, était de façade, comme plaqué sur sa bouche à demi ouverte, sur ses dents.

Un sourire qui se lève sur un visage peut être, comme le regard, une fenêtre de l'âme. Il est parfois, chez certaines personnes, leur signature. Sur des lèvres qui sourient, vous lisez la bonté, la fragilité, la sainteté. Ou bien la cruauté, une secrète

détresse, l'idiotie. Il existe des gens, des communautés qui sourient toujours et partout. Leur sourire est arrêté, une fois pour toutes.

L'hôtesse d'accueil m'avait repéré, ce n'était pas difficile, j'étais quasiment seul dans le hall de gare, mais j'avais le sentiment qu'elle me voyait mais qu'elle ne me regardait pas. Peut-être allait-elle m'écouter ? Je me sentais perdu au milieu des logos, des signaux, des escaliers roulants, des écrans, des horaires qui se succédaient au départ des quais.

« Mademoiselle, une annonce a été faite, en flamand, il me semble. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de mon train. Qu'il partira d'ici avec du retard. De combien ? Pouvez-vous me dire... »

Je contemplais ses cheveux ondulés en casque, ses sourcils, dont elle avait fait deux fines arcades. Et son sourire. Son sourire figé sur ses lèvres.

« Il n'y a pas de retard. Je ne suis pas au courant.

- Pourtant, le tableau derrière vous bouge. Les chiffres, les lettres, dans votre dos, défilent, c'est de la folie. Des horaires en cascade. Tenez, un clignotant s'allume en face du prochain train pour Paris. Le panneau affiche, ce n'est pas possible, un retard, de combien dites-vous ?

- De vingt à vingt-cinq minutes au départ de Bruxelles.

- Et vous n'étiez pas au courant ?

- Je n'ai pas à me retourner. Ce n'est pas mon rôle. Je suis à l'accueil ! »

J'ai vu passer sur le visage de l'hôtesse antillaise une étrange symétrie. Ses yeux, en équilibre, me frappaient par leur singulière horizontalité. Sa bouche était en arc de cupidon. Ne se retournant plus, elle n'était plus que face à deux dimensions. Comme un disque. Un disque tout sourire.



La guérison

30 septembre 2010

Etonnant, ce moment où, dans tout un pays, unanimement, jeunes et vieux n'ont plus qu'un mot en bouche, un seul : « retraite ! » Nos sociétés ont évacué vers le caniveau les valeurs, les illusions, les visions du monde qui faisaient marcher les humains. Aujourd'hui, même les nouvelles générations, et la jeunesse qui aspire à s'insérer par les études dans le monde du travail, tous, en bons gestionnaires de leurs vies se projettent dans l'avenir en se souciant au moins autant de leurs futurs droits à la retraite que de ce qu'ils nomment très sérieusement leur « plan de carrière ».

Pour ma part, le mot me fait penser à un colloque auquel je participais dans les années 1975 à Cerisy-La-Salle. La session était coupée en deux par la fête du 14 Juillet. La municipalité, par voie d'affiche, invitait à une retraite aux flambeaux. Une retraite ? Je revois l'un des participants, très applaudi, qui barre d'un trait le mot et le remplace par « avancée ». Avancée aux flambeaux ! N'attendons pas la prochaine fête nationale pour convertir nos marches à la retraite en avancées aux flambeaux.

J'associe aussi, c'est plus fort que moi, le mot « retraite » à une onomatopée : « taratata ». Souvenez-vous, c'est en faisant « taratata » que Carmen se moque de Don José lorsque, tel un somnambule notre homme, futur déserteur, s'apprête à rentrer à la caserne à l'appel du clairon qui, au seuil de la nuit, sonne la retraite. Combien de retraités, quand la course s'est arrêtée pour eux, espèrent se refaire un corps, retrouver le chemin de leurs envies, rencontrer des gens, des pays, des

coutumes, des œuvres ! S'ouvrir ! Mais ils marchent à côté d'eux-mêmes, vidés et, « taratata », ils rentrent à la maison.

C'est surtout depuis qu'elle est menacée que la retraite occupe les esprits et les journées de ceux et celles qui n'ont plus qu'elle pour justifier une vie vécue d'avance. Au sommet de la pyramide, la décision est tombée de passer en force. C'est comme ça ! Gouverner, c'est gérer et n'admettre que sa propre gestion. Réformer ? « Il n'y a pas d'alternative », répétait déjà Margaret Thatcher. Le ministre, transparent, détaché, scrute de loin et de haut le troupeau livré au tumulte de la planète. Il fait mouvoir les chiffres, les intérêts. Les réunions deviennent de plus en plus techniques, les mots de plus en plus barbares. La calme évidence avec laquelle l'homme politique expose au J. T. ses comptes, décomptes et ses arguments ferait presque oublier ce qu'il y a de mesquin et de cynique derrière ces calculs.

La référence n'étant plus l'usine, la fabrique, la mine ou l'atelier mais la bourse, la banque, la spéculation, il va de soi que le travail, qu'il soit ou non bien fait, ne vaut plus rien. Finie l'antique malédiction biblique ! Tu ne gagneras plus ta vie à la sueur de ton front, mais scotché à la corbeille et devant les écrans. Il faut être fou, sot, niais, dupe et n'avoir rien compris pour vouloir maintenir le travail comme valeur au fondement de notre présent. Pourtant, parmi ceux qui ont parcouru le tunnel jusqu'au bout, il y en a qui ont travaillé et qui ont été à la peine. Ils viennent vers nous usés, essoufflés, délabrés, en cherchant, dans la grisaille matinale, à se refaire une santé. Les considérations plus qu'embarrassées et humiliantes des politiques sur la notion de pénibilité, pour nous faire croire que ceux qui ont blanchi sous le harnais n'ont pas été oubliés, peuvent être interprétées comme le retour du refoulé de la valeur travail sur la scène de la finance et du capitalisme spéculatif.

Faisons un rêve : imaginons l'ensemble des partenaires en réunion autour d'une table pour une discussion ouverte, sans arrière-pensées, sans double langage, sur la retraite et son régime. Les négociations aboutiraient au mieux à satisfaire des besoins. Les désirs, par contre, les manques, à défaut d'être quantifiables, resteraient inassouvis. Voilà qui devrait nous encourager à nous approcher de l'autre scène de la retraite, celle qui hante tout individu au moment des bilans, quand il comprend qu'il n'aura plus à se lever à nouveau aux aurores, à sauter dans le RER

pour être à l'heure au bureau, repartir le soir, dormir vite, ne pas manquer le même RER le lendemain.

Quand vous commencez à desserrer le temps, à oublier les horaires imposés, les contraintes du temps compté, c'est alors que vous pressentez ce que pourrait être le temps libre, le temps ouvert, heureux. Vous vous amusez, vous vous étourdissez mais, trop tard : les questions existentielles se forment en vous, obsédantes. Que s'est-il passé pendant tout ce temps ? Comment tout cela a-t-il été possible ? Ces entraves ? Ces frustrations ? Cette docilité ? Ces renoncements ? N'ai-je pas été piégé ? Pris dans un marché de dupes ? Ne me suis-je pas fait voler mon temps, et peut-être ma vie ? Certes, tout le monde n'est pas créateur d'entreprise, chercheur, aventurier ou artiste pour échapper à la retraite ! L'homme sans passions, sans qualités, l'homme névrosé cherche d'abord, comme l'immense majorité, à « gagner sa vie » comme on dit, à se protéger. Et puis il y a les petits arrangements pour surmonter la servitude volontaire : les congés, les primes, les « activités », et tous les ersatz de la liberté. Et surtout la grande promesse, au bout du tunnel, le soleil radieux de la retraite ! L'enchantement du temps retrouvé !

Tout le monde cependant ne va pas jusqu'au bout du tunnel. Chaque jour des gens décrochent, désobéissent, tournent le dos à l'agitation, font demi-tour, désertent, changent de vie. On arrive à subsister dans Paris et dans le Midi, avec trois fois rien, en vivant d'expédients, en campant, en squattant. Il est possible de s'inventer une liberté et, débordant de gratitude, de retrouver un corps, ses sensations. De guérir. C'est Nietzsche qui, dans *Le Gai Savoir*, parle de guérison quand, après une longue impuissance, « un homme se rebelle, retrouve ses forces et le pressentiment de l'avenir, d'aventures imminentes, de mers qui s'ouvrent à nouveau et de buts à nouveau permis ».



Pénibilités

25 octobre 2010

Pénibilité : le mot est remonté à la surface lors du débat sur le financement des retraites. Et avec lui, l'entité « travail » qui, pour ceux qui légitiment le logiciel néolibéral, a cessé depuis longtemps d'être une valeur. Aujourd'hui, le travail en tant que tel intéresse davantage l'anthropologue que l'économiste. Nous avons bien un ministre du travail (!) mais qui n'évoque jamais ce que le travail représente comme effort, contraintes, mises à disposition. Son langage est purement comptable, quantitatif, opérationnel. J'imagine les coulisses de son ministère : une ruche d'experts, de conseillers, de super-consultants, de stratèges, de statisticiens. Voilà des lustres que ces grosses têtes n'ont plus affaire à des vies singulières et aux épreuves à chaque fois uniques que traversent les gens. Ils chiffrent des ensembles, des catégories, des listes, des deuils. Ils observent des équilibres, des tendances, des indicateurs, et décident des annuités, des décotes, des bornes d'âge et autres paramètres.

Une image m'est venue pour qualifier le haut niveau d'abstraction atteint par le ministre et son entourage. Je l'ai trouvée chez Ernst Jünger, à qui elle s'est imposée dans l'Allemagne des années 1930. Jünger affirme qu'une abstraction poussée à un tel degré de quintessence autoriserait en définitive un artilleur à considérer une cathédrale gothique comme simple point de repère dans une zone de tir.

Quand Jünger, subjugué par la montée en puissance de la technique, écrit *Le Travailleur* (1932), l'Allemagne n'est plus capable d'accéder au repos spirituel, encore moins au désœuvrement. Le totalitarisme, c'est aussi cette inféodation au travail de tout ce qui est : la liberté, la culture, l'activité intellectuelle, le loisir, le divertissement et jusqu'au système scolaire. Même Freud est porté par l'air du temps. Il invente le travail du rêve, le travail du deuil. Le malade travaille son problème, le philosophe son concept, et la force qui meut les étoiles n'est plus l'amour, comme chez Dante ou Pétrarque, mais le travail. C'est ainsi que, dans un *Discours* de 1921, Staline annonce que le travailleur est à rétribuer, non plus selon ses besoins, mais d'après le travail effectué. Pour le dictateur, l'homme se confond avec sa force de travail.

Jünger voit dans la mobilisation autour de la figure du travailleur l'attaque la plus frontale jamais menée contre le christianisme. Il est vrai que la Bible présente le travail comme une malédiction, ou plutôt comme une pénitence. Adam, chassé du paradis, découvre ce qu'il y a de pénible à travailler. Mais rappelons aussi qu'il n'est guère question de travail dans les Evangiles. Jésus abandonne très tôt son métier. Surtout il incite ses premiers disciples à abandonner le leur. Pas de témoignage sur l'activité du Christ dans l'iconographie médiévale ou dans les *Vitae Christi*. Quant à l'économie monastique, elle fait du travail une simple occupation, l'antidote la plus convaincante à l'ennui, à la dépression, à la mélancolie, soit à tout ce qui entrave la prière et mène le moine à la stérilité, au désespoir, au péché et à la mort.

Je rêve, en passant, à ce qu'a pu être la vie d'un moine cistercien qui s'éveille à l'esprit d'entreprise et découvre la tentation du profit. Mais revenons aux dossiers, aux équations budgétaires sophistiquées. La froide effervescence des chiffres enfume l'opinion et dissimule le cynisme du ministre, qui se confond avec le cynisme d'un système. Les syndicats refusent de superposer leur comptabilité à celle du gouvernement. L'homme d'appareil se montre calme, détendu, transparent. Il cache son jeu, mais, question « pénibilité », au chapitre des trois-huit dans l'atelier et de ceux dont c'est le destin de n'avoir connu rien d'autre, – qui prennent une année de plus à blanchir sous le harnais comme on prend une peine de prison –, il ne trompe personne. Lui l'agioteur, le Diafoirus des finances, arpenteur des champs de course et champion du mélange des genres, il mégote. Avec une impudeur peut-être

involontaire, mais le fait est qu'il mégote. Et il remet ça quand, avec une besogneuse mesquinerie, il compte le nombre de paires de jambes qui défilent dans les cortèges, pour conclure, la main sur le cœur, à la « décélération » du mouvement.

J'ai à faire un aveu : j'ai ri quand Gérard Depardieu, qui assistait à l'hommage que la profession a rendu à Claude Chabrol, a fait sa sortie et lancé, mauvais : « Il n'a jamais parlé de retraite, lui ! Alors qu'ils arrêtent de nous faire chier, ces trous du cul qui nous emmerdent ! » Chabrol n'a tourné qu'un film avec Depardieu : *Bellamy*. Dans ce film, la caméra du cinéaste caresse et apprivoise la soudaine corpulence de l'acteur. Elle enregistre au plus près ce qu'il fait. *Bellamy*, c'est le testament de Chabrol. Depardieu, devenu énorme, s'y montre gonflé comme un ballon qui va s'envoler. Sa déclaration, par contre, ne vole pas haut. L'acteur est souvent excessif. Il pendule au-delà du bien et du mal et par-delà les codes et les standards qui régissent le spectacle. Métamorphosé, précipité dans le surpoids par une bifurcation qui s'est introduite dans sa trajectoire inopinément, il remue, fait des pieds de nez à la planète entière, s'enchanté à provoquer ses fans et à indisposer la rue.

Pourtant, plutôt que de jeter trop vite un voile sur ses imprécations de mauvais goût, pourquoi ne pas les prendre au sérieux ? Y lire en filigrane une question : qu'est-ce que vivre ? Depardieu appartient au petit nombre de marginaux incontrôlables, qui ont horreur d'être contrôlés. L'artiste s'est battu, il a désobéi aux commandements sociaux et professionnels. Il s'est imposé sans s'être fait avoir. Ni le cinéma, ni la société, ni le spectacle ne lui ont mis le grappin. Alors la retraite, forcément, il ne comprend pas. Pour lui, qu'on soit salarié ou pas, elle présuppose au départ un marché de dupes, un renoncement, un reniement, la soumission à un projet qui ne vient pas de vous. Ce rétrécissement de l'existence, La Boétie, l'ami de Montaigne, l'appelait la « servitude volontaire ».

En marchant avec les manifestants, je me suis senti mal à l'aise. J'étais aphone à force d'avoir clamé des slogans. Je les attrapais au vol, certains étaient irrésistibles. J'ai scandé, noyé dans la foule : « Des couilles en or pour la France d'en haut, des nouilles encore pour la France d'en bas ! » Et je me coulais, avec ces réjouissantes trouvailles, au milieu de tous ces anonymes, très remontés, et qui le faisaient savoir. Ma solidarité n'était pas en cause, mais j'étais partagé, rattrapé par mes

contradictions. Je manifestais, mais ma tête et mon cœur étaient ailleurs. Je conservais sur moi un précieux petit carton. J'avais un billet pour l'opéra de Paris. J'avais retenu ma soirée depuis plusieurs mois déjà et j'avais payé ma place. J'ai donc fait un pas de côté, tourné le dos à la rue, laissé derrière moi la contestation, et je suis parti à la découverte du *Triptyque* de Puccini.

C'était un soir de première, la production était nouvelle et, comme souvent, je note, dans les rangées réservées aux privilégiés, mêlée au Tout-Paris, une poignée de ministres, secrétaires d'Etat, dir-cab et leurs épouses. Le *Triptyque* ? Trois opéras en une soirée, un mélo, *Suor Angelica*, *Gianni Schicchi*, une farce dans le décor de la Florence du Quattrocento et, pour commencer, un drame naturaliste, *Il Tabarro*, qui se déroule dans Paris, sur une péniche, au bord de la Seine, comme un cauchemar. Un déchargeur, Luigi, amant de la femme d'un marinier, son patron, va être assassiné. Avant de disparaître, il chante une complainte, une de celles que le vérisme italien sait produire dans les grandes occasions, et qui arracheraient des larmes au plus endurci des apparatchiks. De quoi relancer le dossier sur la pénibilité !

Luigi : « Tu gagnes ton pain de ta sueur. L'heure de l'amour t'est volée, volée par les angoisses, les craintes qui assombrissent l'ivresse. Tout nous est contesté, enlevé. La journée est sombre dès le matin. La vie, pour nous, n'a plus de valeur, la joie se change en peine. Vaut mieux ne pas penser, baisser la tête et courber l'échine ».

Ce cri semble remonter du fond des âges et retentir de la malédiction biblique. En même temps, il rend palpable la détresse d'un type qui a morflé toute sa vie. Est-ce vraiment, comme on veut nous le faire croire, et comme le dit la propagande, une souffrance d'un autre temps, celle qui s'exprime dans ce chant ? Certes, *Il Tabarro*, c'est la fin de l'avant-dernier siècle, l'époque des maîtres de forges, des mines, des fabriques qui ne sont plus qu'un souvenir. Le doigt accusateur qui désigne l'exploitation, c'est celui de Zola, de Marx, bref on est dans une pénibilité à l'ancienne, relayée par un compositeur ému et compatissant et par son librettiste. Aujourd'hui – n'est-ce pas ? – nous avons les droits sociaux, l'assurance maladie, la formation continue. Sauf que le rêve de vie d'un après-travail réussi s'éloigne et que les déséquilibres introduits dans le régime des retraites bafouent les conquêtes

sociales qui sont la fierté du mouvement ouvrier. D'autre part, à l'ère des réseaux, de la flexibilité, de la nouvelle économie de l'immatériel, les vieux modes de production persistent. Les chaînes, les surveillances, les humiliations, les hiérarchies, avec les chefs, les sous-chefs, rien de tout cela n'a disparu. Et les pays sont nombreux qui continuent d'exposer leurs ouvriers à des risques majeurs, comme nous le rappelle l'odyssée des mineurs chiliens ou les coups de grisou meurtriers en Chine.

Puccini n'est pas le premier à porter le travail pénible sur une scène lyrique, à l'exposer au milieu des ors et des fastes de l'opéra bourgeois. Wagner déjà, dans *Rheingold*, première journée d'une *Tétralogie* que l'opéra Bastille revisite cette saison, imagine un géant, Fasolt qui, avec son comparse, Fafner, s'est crevé la paillasse en édifiant de ses mains, au profit des dieux, la monumentale demeure du Walhalla. Si Puccini est touché par le corps de l'ouvrier qui endure sa peine, Wagner saisit les deux géants au moment de leur entrée en scène, en insistant sur le bruit de leurs pas, mécanique, répétitif, lourdement cadencé. Ce morne martellement du sol frappe le travail du sceau de la pesanteur. Fasolt : « Nous les grossiers, nous peinons dans la sueur, avec des mains calleuses, pour gagner la femme promise, celle qui, douce et suave, habitera chez nous, pauvres. »

Les deux géants, qui ont pris femme, se voient contraints, pour la nourrir, la vêtir, l'entretenir, elle et les enfants à venir, de travailler. Ce sont des manuels. Ils s'abîment dans des tâches qui font d'eux des êtres lents, lourds, obtus. Au fond, la société, traditionnellement, connaissait deux formes de stabilité : la fixation à une femme, à une terre, à une tâche et, pour les prêtres, les moines, improductifs et voués au célibat, la fixation à la règle et à Dieu.

C'est le travail et sa lourdeur que Rimbaud, à la même époque et pour les siècles des siècles, prend pour cible : « Ma vie n'est pas assez présente. Elle s'envole et flotte loin au-dessus de l'action ». Se dégager de la scène du travail, en effet, tout est là !